

MA (RE)NAISSANCE

Laureen

Ma (Re)naissance

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8815-1

© Laureen

www.laureen.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AVANT-PROPOS

J'ai décidé de rédiger ce petit livre témoignage afin de partager avec vous les grandes étapes de ma transition. À la façon d'un journal de bord, « *Ma (Re)naissance* » retracera de manière chronologique le cours de ma vie depuis ma petite enfance jusqu'à présent. Loin des standards littéraires, je souhaite avant tout que ce livre soit simple, sincère et qu'il vous permette d'explorer à travers mon récit, les souffrances et les difficultés engendrées par ce que l'on nomme « *La dysphorie de genre* ».

Même s'il existe autant d'histoires de vie qu'il y a de personnes, le point commun qui réunit beaucoup de « *Transgenres* », c'est cette blessure profonde, ce tourment intérieur lié à notre perception corporelle et mentale de non-reconnaissance de notre identité de genre par rapport à celle qui nous est assignée à la naissance.

C'est au regard de cette douloureuse constatation que je souhaite essayer de transmettre le plus fidèlement possible le vécu intérieur d'une personne prisonnière d'un corps qu'elle ne reconnaît pas comme

sien. Devenant progressivement une prison redoutable qui vous enferme de plus en plus et vous réduit à ne plus être que l'ombre de vous-même, la seule libération possible à cette véritable gangue physique passe par le processus de la transition médico-chirurgicale.

Bien sûr, toutes les personnes « *Transgenres* » ne souhaitent pas forcément suivre un seul et même chemin qui mène vers une remise en adéquation de leur identité de genre avec leur identité profonde ; certaines choisiront uniquement de suivre un traitement hormonal substitutif à vie. Tandis que d'autres auront recours en plus à des interventions chirurgicales afin de leur permettre de se réaliser totalement.

L'essentiel, finalement, est de se débarrasser complètement de cette souffrance intolérable qui ronge de l'intérieur les personnes dysphoriques pour enfin, laisser place au bonheur, à cette joie simple, de vivre et de s'aimer soi-même.

Ainsi, derrière ce terme générique de transition, se cache en réalité une multitude de facettes qui regroupent la complexité et la diversité que constitue l'unité d'un être humain. C'est pourquoi, au travers parfois d'anecdotes ou de situations de la vie quotidienne, je tenterai de vous transmettre cette notion de challenge et de défi que représente un parcours « *libre* » ou « *officiel* », et de l'énergie considérable que doit déployer une personne lancée dans cette dynamique libératrice.

Je tiens aussi à préciser que ce livre est un témoignage personnel et qu'à ce titre, il n'a pas vocation à être représentatif de l'ensemble de la communauté Transgenre.

Prenez le temps de lire tranquillement chaque petit chapitre, afin de découvrir mon histoire, celle de ma vie passée d'avant transition et celle de « *Ma (Re)naissance* », symbole d'espérance emprunt de liberté et du bonheur retrouvé.

1

TU SERAS UNE FILLE, MON FILS

Au-delà de ma mémoire consciente, très tôt, le destin a voulu de manière singulière marquer et placer mon existence sous le signe de l'ambiguïté identitaire et de la confusion de genre.

Entre 1969 et 1970, tout au long de ma vie fœtale, ma mère, la main sur le ventre, attendait patiemment une fille... Mon frère Didier, lui, avait quatre ans. Étant l'aîné, le premier de la fratrie, il avait été accueilli à la naissance avec tout l'amour, la joie et la fierté légitime que les jeunes parents submergés totalement par le bonheur éprouvent pour leur nouveau-né. À cette époque, l'échographie obstétricale n'existait pas puisqu'elle fut introduite en médecine qu'au début des années 1970. Très peu pratiquée, elle connaîtra un réel développement exponentiel à partir de 1985.

C'est pourquoi, il était d'usage que les grands-mères et autres sages soient la référence en matière de déterminisme sexuel et que par mille et une astuce et observations diverses, ils puissent prédire aux futurs

parents le sexe du bébé à venir. Dans mon cas, le conseil des sages avait conclu très rapidement et avec certitude que je serai une fille.

Quelle bonne nouvelle pour mes parents, avoir « *le choix du Roi* », c'était l'excellence !

Convaincue de la véracité de cette prédiction, et sûrement portée par le désir immense d'avoir une fille, ma mère a poursuivi sa grossesse, réjouie par ma venue prochaine. Lorsque l'on sait, que nous sommes la résultante des expériences de notre vie intra-utérine, ma mémoire prénatale commençait sérieusement à se charger des émotions que me transmettait ma mère. L'influence maternelle, pour la préférence d'un sexe spécifique, sur la vie psychique et émotionnelle du fœtus, n'est plus à démontrer. Ainsi, le lien émotionnel, quasi-fusionnel, établi entre ma mère et moi, était les prémices d'une relation « *mère-fille* ». Pendant neuf mois, une maman parle régulièrement à son bébé. Séparée uniquement par une mince membrane, cette frontière organique, qu'est le ventre, n'empêche nullement les multiples connexions et contacts sensoriels de s'établir entre la mère et l'enfant.

Je suppose que secrètement, elle avait dû projeter et tracer sur moi un bel avenir, tout rose, imaginant déjà cette future complicité féminine qui nous relierait bientôt. Mes parents étaient vraiment persuadés que je serai une fille. Au point qu'au moment du choix du

prénom qu'ils devaient me donner, un seul fut retenu. Dans la catégorie, prénom féminin, la gagnante est, « *Nathalie* ». Sa signification est amusante, car ce prénom vient du latin « *Natalis* », natal, qui définit « *le jour de la naissance* » !

Maintenant, tout était prêt et finalisé pour mon arrivée. Dans cette même logique implacable, il en fut de même concernant la layette bébé, mon trousseau de naissance et la préparation de la décoration de la chambre du nourrisson.

Seulement, voilà cette prédestination ne pouvait continuer à être organisée et millimétrée sans la moindre surprise.

Mon père, à vingt-six ans, Officier de Marine, était très peu à la maison, car il partait souvent en mission. Ma mère était donc souvent très seule, comme toutes les femmes de militaires.

Se déplaçant régulièrement au fur et à mesure des campagnes militaires, mes parents ont souvent déménagé. C'est ainsi que mon frère Didier est né en 1965 à Toulon, haut lieu de la marine nationale avec son port militaire, véritable base navale. Quelques années plus tard, le programme des essais nucléaires français amènera mes parents à vivre pendant un an à Papeete.

De retour en métropole, cette fois-ci me concernant, ils vivaient dans un appartement fourni par l'armée, toujours à proximité d'un port militaire bien connu

puisque'il s'agissait de Cherbourg. Pour mon père, les permissions étaient rares et donc ma mère restait souvent isolée avec mon frère.

Recevant de temps à autre la visite de mon grand-père qui résidait dans le Val-d'Oise.

Jusqu'à ce jour du 1^{er} juin 1970, où j'ai choisi prématurément d'effectuer ma première sortie au grand jour !

En effet, je suis née à seulement huit mois et demi de grossesse. Soit quinze jours trop tôt avec déjà un petit poids de naissance de 2,770 kg. Ce fut la catastrophe, car ma mère se retrouva seule à la maternité pour accoucher. Et le temps que mon père soit prévenu urgemment et qu'il puisse débarquer au sens premier du terme, et bien moi, j'étais déjà là !

Imaginez le choc sidéral que mon père a reçu, façon « *uppercut* », lorsqu'il est arrivé en fonçant, à toute vitesse à l'hôpital cherchant son épouse, et que la sage-femme, tranquillement, lui a prononcé cette phrase dans le couloir :

– « *Ah ! C'est vous le papa, du petit... !* ».

Le ciel a dû lui tomber sur la tête et le sol s'ouvrir sous ses pieds !

Ma mère, toute seule, à ce moment-là, face à cette situation insolite, avait dû rapidement, ni une ni deux, passer au plan B qui n'était absolument pas prévu au programme. Et donc, avait choisi seule, et à la volée, mon futur « *deadname* » accompagné du prénom de mon grand-père, comme le voulait souvent la tradition.

C'est dans ce contexte de totale confusion que j'ai vu le jour, et que ma destinée amorçait déjà son premier virage à angle droit !

Le jour de mon assignation restera à jamais pour moi, celui de la trahison !

2

MÉMOIRE BLANCHE

Ce qui est troublant dans mon histoire personnelle, c'est que j'ai très peu de souvenirs de mon passé à vous raconter. Pour la simple raison que j'ai des pans entiers de ma vie qui ont totalement disparu. Comme un cahier dont j'aurai involontairement arraché les pages. C'est une mémoire blanche, sur d'immenses plages de mon vécu. Ma mémoire d'« *Avant Moi* » est composée de flashes visuels, d'instantanés capturés, comme découpés sur le film de ma vie. À l'inverse, ces bulles de souvenirs, sont d'une extrême intensité émotionnelle et d'une incroyable clarté.

Je sais aujourd'hui, que ce refoulement inconscient de mon passé, non désiré, est un moyen de protection, de sauvegarde, face à la souffrance intérieure engendrée par mon mal-être. J'ai le sentiment d'avoir été, pendant de très longues périodes de mon existence, complètement absente de ma vie. Comme si j'avais vécu, ailleurs, hors de ce corps, ou que j'avais sombré dans une profonde léthargie. Cette amnésie a été pour moi

un refuge mental, qui, je pense, m'a permis d'apaiser ma douleur et de supporter malgré tout cette condition insupportable de prisonnière corporelle. Comment pourrait-il en être autrement ?

Qui pourrait supporter pendant aussi longtemps, de vivre dans un corps que l'on ne reconnaît pas comme le sien, et d'être assimilé à un genre identitaire, à l'inverse de son moi profond ? Absolument personne !

Ce mécanisme de défense psychique m'a réellement sauvé la vie. Sans ce processus de préservation, j'aurais peut-être songé à commettre l'irréparable !

Au final, la résultante de cette « *mémoire blanche* », est que de ma toute petite enfance, je n'ai aucun souvenir conscient. Même en consultant les albums photos de famille, j'ai beau avoir l'image devant moi, je n'arrive pas à rattacher un souvenir à celle-ci. Rien ne remonte à la surface. Aucune évocation !

C'est le cas avec une photo de moi, à l'âge de trois ans, où je suis en salopette, dans un lieu public, au milieu de gens qui se promènent tranquillement.

J'aime beaucoup cette photographie, mais je n'ai aucune idée de ce à quoi, elle correspond. Je n'ai aucun souvenir, ni du lieu, ni de l'événement qui me relie à cette image. Si je veux en savoir plus, c'est en questionnant un membre de ma famille, que j'obtiendrai une réponse, car pour moi-même, c'est le vide absolu !

Pour l'exemple cité plus haut, c'est mon père, qui m'a permis de situer cette photo et de savoir qu'elle avait été prise lors d'une visite au zoo de Vincennes.

En revanche, le tout premier souvenir conscient qui émerge de ma mémoire, à chaque fois que j'essaye d'évoquer mon enfance, c'est cette vision d'un retour d'une soirée passée dans la famille de mes parents.

J'ai cinq ans, je suis petite et fatiguée. Nous arrivons en voiture au domicile de mon grand-père, c'est le week-end. Pour descendre du véhicule, ma mère me porte dans ses bras. J'ai la tête tournée vers le ciel et je n'oublierai jamais cette découverte incroyable, ou plutôt la révélation, que j'ai eue ce jour-là !

Mon regard fut attiré, captivé et subjugué par la voûte céleste qui déployait des milliers d'étoiles étincelantes au-dessus de moi ; il me semblait que je pouvais les toucher du bout des doigts.

Et précisément, à ce moment de ma vie, que j'ai ressenti ce lien puissant qui me rattachait à ce monde et ne me quitterait jamais !

Cette révélation représente pour moi la naissance d'une première future échappatoire, qui au-delà de mon corps, a permis à mon esprit de s'élever au-dessus de cette condition qui allait réellement commencer à me poser la question, à l'âge de huit ans. Je sais que ce que je vous confie, dans ces quelques lignes de mon témoignage, dois vous paraître très surprenant, voire incompréhensible.

Pourtant, cette mémoire blanche continuera encore de s'exercer sur moi, à différentes tranches d'âge de ma vie. Toujours aussi forte à l'adolescence, elle tendra à diminuer à l'âge adulte.

Face à certaines situations, notamment, celles où je ne me sens pas à ma place ou exister suffisamment, ce « *RESET* » mémoriel fonctionne encore !

3

PREMIERS QUESTIONNEMENTS

Aussi, loin, que je me souviene, mes premiers questionnements, concernant mon identité, ont commencé à l'âge de huit ans. Bien sûr, en 1978, il n'y avait pas internet comme maintenant, et l'accessibilité à l'information sur la transidentité, pour un enfant, était inexistante.

De toute façon, je ne connaissais absolument pas le sujet et je n'en avais jamais entendu parlé. Donc, pour moi, mes questions restaient sans réponse. Les seules choses que j'avais observées chez moi, avec certitude, c'était que j'étais fasciné par les vêtements féminins et de tout ce qui me rapprochait de la féminité. Mes premiers essayages ont eu lieu dans une petite remise de l'appartement de mes parents. Nous habitons à l'époque dans la ville des Lilas en Seine-Saint-Denis, en face du Fort militaire de Romainville. La tradition oblige.

Ma mère, qui pratiquait la gymnastique, conservait dans un sac, dans le bas d'une penderie, un justaucorps de couleur noire, un collant assorti, et une paire de rythmiques.

Secrètement, lorsque je me retrouvais seule et que tout risque de me faire surprendre était écarté, j'enfilais avec délicatesse et beaucoup de précaution, ces vêtements tant convoités.

Ces instants volés me procuraient beaucoup de bien-être ; j'étais enfin moi-même !

La peur de me faire prendre la main dans le sac écourtait chaque séance. Puis, avec autant de soins, je me déshabillais et rangeais tout, exactement à sa place initiale, en respectant chaque pliage, chaque détail.

Malgré tout, je m'étais imposée des interdits et des limites à ne pas franchir. C'est ainsi que, jamais, je ne me suis pas permise, de rentrer dans la chambre de mes parents pour explorer en cachette le dressing de ma mère ; ou encore, de prendre du maquillage pour faire mes premiers pas en make-up !

J'avais déjà conscience de ma clandestinité, et ce sentiment, associé à une forte culpabilité latente, distillait en moi l'idée naissante de ma différence et de l'éloignement du schéma ordinaire, normatif, de mon sexe assigné.

Une autre réaction chez moi m'avait éveillée au trouble identitaire. J'avais l'habitude d'accompagner ma mère pour faire les courses et la suivre dans ses déplacements, au cœur du centre-ville.

Ayant déjà les cheveux longs et un visage très fins, il était assez fréquent que les commerçants ou certaines

personnes rencontrées en chemin, dans les endroits publics, me prennent pour une petite fille. Et bien, avant que ma mère procède à la correction, moi, à l'inverse de la gêne et de la vexation, je ressentais une grande fierté et une forme de reconnaissance de ma légitimité. J'aurais aimé que ces moments durent une éternité...

Je n'ai jamais évoqué ces questions avec ma mère et encore moins avec mon père.

Même si j'étais encore dans l'ignorance et l'innocence de mes jeunes années, je ressentais de manière instinctive que le silence était de mise et je craignais de décevoir mes parents.

Pourtant, j'ai envoyé quelques petits signaux en leur direction, lorsque qu'un beau jour, je me souviens leur avoir réclamé comme cadeau, un grand couffin et son baigneur.

Étonnement, ils ont accepté, et je ne me souviens pas avoir ressenti chez eux le moindre malaise. Sûrement, parce que je possédais aussi d'autres jouets correspondants à mon genre assigné.

Lorsque j'ai reçu ce cadeau inespéré, je me suis empressée d'aller jouer avec, dans un jardin public, pour jouer à la maman attentionnée. Pour moi, jouer à la poupée, c'était naturel.

Pourtant, il y a toujours eu quelque chose qui m'a empêché de parler de ma différence, de cette profonde sensibilité que je ressentais en moi.

Je n'ai jamais réussi à me confier à mes parents, ni à mon frère, à des camarades ou à d'autres proches. Même si j'avais déjà compris que ma particularité pouvait être mal perçue, je savais aussi que j'avais raison de vouloir être moi.

En découvrant ma féminité, je découvrais aussi la confrontation avec le monde et ses standards impitoyables !

L'obligation de me cacher a rendu ce que je croyais inné, bien plus complexe à gérer.

Apprendre à se taire, c'est renier ce que l'on est ; comme donner soi-même, un tour de clé dans la serrure de sa propre prison.

À huit ans, je réalisais que j'étais condamnée à vivre dans l'ombre.

Aujourd'hui encore, en écrivant ses lignes, je me dis que c'est atroce et tragique d'avoir subi une telle peine. Je me suis autocensurée, pour ne déplaire à personne ! Si seulement j'avais osé en parler, que serait-il arrivé ? On m'aurait accompagnée voir un pédopsychiatre ? Ou alors, j'aurais passé un sale quart d'heure ? Ou simplement gagné le droit à une bonne leçon de morale ?

La seule chose dont je suis convaincue, c'est qu'en 1978, on aurait de toute façon cherché à me faire rentrer dans les rangs, quitte à m'étouffer un peu plus pour me re formater !

Contrairement aux merveilleux accompagnements actuels, aucun soutien ou droits ne seraient venus à mon secours.

C'est dans ce contexte de chape de plomb que j'ai abordé ensuite ma pré-adolescence...

Puis le cauchemar de la puberté...

4

PUBERTÉ, L'ENFER BIOLOGIQUE !

Habituellement, quand on évoque l'adolescence, tout de suite, quelques mots clé résument cette période particulière de transition entre l'enfance et la vie d'adulte. Puberté, premiers flirts, premières sorties, crise d'ado, etc.

Lorsque l'on est « *Transgenre* », les mots appropriés ne sont pas tout à fait les mêmes. Enfer, cauchemar, souffrance, isolement, etc.

Pour moi, c'est le moment où les choses se sont vraiment gâtées ! La puberté représente ce déclic où tout bascule du mauvais côté. Elle t'éloigne cruellement de ce que toi, tu ressens intérieurement.

Chaque modification corporelle est vécue comme une véritable souffrance. L'espoir secret que tu nourris d'être dans le corps d'une fille, s'amenuise au fur et à mesure de l'apparition de chaque caractère sexuel secondaire.

C'est un cauchemar éveillé !

Ton corps, devient une immense usine chimique biologique.

Quoi que tu fasses, mère nature te ramène inexorablement vers ton sexe assigné à la naissance.

Tu ne peux rien faire, tu observes avec désespoir ton corps changer et devenir à tes yeux, de plus en plus étranger à toi-même.

Au point de devenir progressivement une prison, une gangue physique qui t'enferme et étouffe complètement ton moi profond.

C'est à partir de ce moment-là, je pense, que pour fuir cet enfer, je me suis réfugiée dans un monde intérieur très riche, là où subsistait encore ma véritable essence !

Le repli sur soi était réactionnel à cette non-existence et à cette transformation monstrueuse, non choisie, qui t'emmène là où tu ne veux surtout pas aller.

Déjà très timide, cette période de mutation, m'a rendue encore plus solitaire et renfermée.

C'est la pratique de la musique qui m'a obligée à m'ouvrir aux autres. Sans elle, je serais restée seule, cloîtrée dans ma chambre, chez mes parents.

Avec deux amis de collège, j'ai commencé à apprendre à jouer de la guitare électrique.

L'exil dans l'univers musical a été mon second échappatoire, après l'astronomie, pour fuir ma condition.

Sans ces deux passions dévorantes, je ne serai pas là en ce moment, en train d'écrire ces mots !

L'expression artistique m'a permis d'entrevoir un langage universel fait de résonances vibratoires,

subtiles et éthérées, situées à la limite du monde physique.

Ainsi, au-delà des apparences, j'avais enfin retrouvé ce fil conducteur qui me reliait à mon âme, à mon essence.

Je n'étais plus perdue !

Réfugiée totalement sur ma terre promise, j'ai essayée de cloisonner ma vie, en sorte que mon activité artistique remplisse l'essentiel de mon temps personnel, en dehors de ma scolarité, pour endormir ma tête et faire abstraction de mon corps physique et de sa révolution corporelle.

L'astronomie et la musique étaient devenues mon OXYGÈNE dans cet enfer biologique ! Je déteste cette période où dans le monde des « *pubertaires* », on glorifie l'apparition de la moustache sous la forme d'un duvet ridicule, et tel un passage initiatique, le monde masculin assimile les premiers rasages à l'entrée dans le club des « *hommes* ».

Tout comme cette voix qui mue, qui fait que tu ne te reconnais pas toi-même. C'est vraiment le symbole de ce corps qui t'échappe, que tu ne contrôles plus. Une véritable prise d'otages !

Cet accompagnement sociétal du jeune « *dopé à la testo* » dans le royaume du mâle, est un endoctrinement psychique ravageur, un parrainage hormonal néfaste et toxique pour un Être dont l'identité n'est pas complètement construite.

D'ailleurs, contrairement aux jeunes de mon âge, je ne cherchais pas les rencontres amoureuses ni même les flirts ; je n'étais pas dans la séduction.

Je subissais mon genre assigné.

Lorsque l'on n'aime pas son propre corps, on ne désire pas l'offrir à qui que ce soit.

Évoluant dans un milieu familial plutôt masculin, la seule image féminine que j'avais autour de moi était celle de ma mère.

Je n'ai jamais pu vraiment exprimer ma féminité, d'une manière ou d'une autre. Ce n'était pas envisageable.

Puis, j'ai poursuivi une scolarité sans histoire, sans jamais être attirée sexuellement par les filles ou les garçons.

N'acceptant ni mon corps, ni mes organes génitaux, mon inconscient, pour me protéger face à un tel trauma, me dirigeait vers l'adoption d'un comportement asexué.

La puberté m'a vraiment amenée là où je ne voulais pas aller ! La masculinité !

Parallèlement, au collège, je voyais les filles, qui elles, devenaient des jeunes filles. Ce qui m'intéressait chez elles, c'était leur façon d'être, leur condition, leur univers. Leur féminité.

Pour moi, elles représentaient cette liberté de l'être, que je n'avais pas.

J'enviais les filles tout simplement !

À cette période de ma vie, c'était comme si l'on avait dressé un mur de séparation, malgré moi, pour me couper de cet univers féminin dans lequel je me reconnaissais totalement. Ce fut une séparation vraiment douloureuse !

Moi, comme beaucoup d'autres, je rêvais de m'endormir le soir et de me réveiller au matin dans le corps d'une fille.

Mais la réalité me ramenait toujours à ma triste condition...